

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Éditeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON du CANARD

L'HERITAGE
D'UN
COMEDIEN

PAR
PONSON DU TERRAIL.

(Suite.)

—Chère petite sœur, est-ce que vous ne voudriez pas venir avec moi dans le pays ?
—Comme vous voudriez, monsieur Samuel, répondit-elle.
Elle le suivit.
Le premier rayon de soleil arrachait des milliers d'étincelles au givre qui chargeait les arbres, l'air froid du matin s'était adouci, la neige fondait...
—Ma chère Héva, dit Samuel, mon père a songé à vous dans son testament.
Elle leva sur lui son grand oeil bleu.
—Ah ! dit elle, que m'importe ! C'est lui que je pleure...
Samuel lui prit la main.
—Vous êtes née en France, n'est-ce pas ?
—Oui.
—Vous y avez des parents ?...
—J'ai une tante.
—Votre tante a un fils et une fille.
—Vraiment ? fit elle étonnée.
—Et, dans sa tendre sollicitude pour vous, mon père a songé à tout. Votre cousin et son frère sont arrivés hier au soir à Kurbstein. Ils viennent vous chercher...
—Mon Dieu ! murmura l'orpheline avec angoisse, faudra-t-il donc que je quitte cette chère demeure où j'ai passé mon enfance, où j'ai été si heureuse !...
—Vous y reviendrez, ma chère Héva.



UNE CONSULTATION

CHAPLEAU.—Il me paraît bien malade, il est mal pris partout !
LANGEVIN.—Voici le seul remède qui puisse le sauver.
JOHNY.—Pas d'affaires ! Si je le prends, je sens que mon chien est mort !

Il jeta son manteau sur un banc de pierre et la fit asseoir dessus.
—Écoutez-moi bien, dit-il. Le testament de mon père m'ordonne de vous accompagner en France et... là...
Samuel s'arrêta et parut en proie à une émotion vraie et profonde ; puis levant sur elle un oeil tentateur :
—M'aimeriez-vous un peu, dit-il, si je ... vous aimais éperdument ?
Héva cacha sa tête dans ses mains et son cœur battit à l'annonce. Samuel fléchit un genou.
Si... arrivés en France, poursui-vit-il, je vous disais : Héva je vous aime... et puisque mon père vous aimait comme sa fille... voulez-vous être ma femme ?
La jeune fille jeta un cri et s'enfuit, laissant Samuel stupéfait et ravi.
L'amour chantait dans le cœur d'Héva ; —la blonde fille aimait Samuel et croyait en lui.
L'étudiant jugea qu'il n'était pas convenable de ne point suivre sa vic-time.

—Ce soir même, se dit-il, Déborah aura gagné son collier de perles.
Comme il saurait par avance son prochain triomphe, il entendit un bruit de pas et de voix.
—Tiens ! voilà, se dit-il, la famille improvisée d'Héva.
En effet, Déborah, vêtue de noir des pieds à la tête, les yeux baissés, donnait le bras à Franz, qui s'était fait une tournure toute française.
Derrière eux, Goliath l'ivrogne, habillé en domestique, causait avec le jeune Fritz, qui fumait tranquillement sa pipe de porcelaine.
Samuel fit quelques pas à leur rencontre.
—Bravo ! vive Samuel ! s'écrièrent les trois étudiants.
—Samuel, mon oiseau bleu, dit la juive, ce n'est plus seulement un collier de perles qu'il me faut...
—Tu auras tout ce que tu voudras ma fille.
Vrai ?
—Voi d'orphelin ! ricana Samuel.
Et il porta la main à ses yeux d'une façon comique.

Puis, se plantant devant eux :
—Ah ça, dit-il, n'allez pas si vite, mes enfants ; il faut que je vous explique l'emploi de chacun.
—Nous avons déjà les costumes, observa Déborah.
—Oui, mais il faut savoir le rôle, répondit Samuel, qui prit l'attitude sévère et digne d'un régisseur de banlieue.
Ceci se passait dans la chambre occupée à Kurbsteinburg, par ce brave homme de médecin qui avait un si bon caractère, —une heure après l'arrivée des prétendus cousins d'Héva.
Le médecin était debout, Samuel allongé sur un canapé, devant le feu. Ils étaient seuls.
—Voyez-vous, docteur, disait Samuel, je suis léger en apparence, mais néanmoins, je suis un garçon fort convenable, à cheval sur les devoirs d'un héritier scrupuleux observateur de l'étiquette, et je désire m'entendre avec vous pour régler les funérailles

de mon père. A propos, voulez vous un cigare ?
—Volontiers, répondit le médecin.
—Euh... s'écria Samuel, vous êtes la cécime des docteurs et vous n'avez pas vu le pucier pour la complaisance.
Il prit sur un meuble une caisse de panatellas et la présenta au docteur :
—Voyez-vous, pour-uivit il, un homme aussi respectable que feu mon père ne peut-être enterré comme un bourgeois ou un professeur le langue française.
Le médecin fit un signe de tête affirmatif.
—J'aimerais assez le faire inhumer dans la chapelle du château, à côté des vieux marigraves de Kurbstein. Mon père était un homme de bonne compagnie, chevalier de l'Aigle rouge de Prusse et commandeur de tous les ordres possibles.
Le médecin salua.
—Mon père, continua Samuel, adorait le drame historique. Jamais il n'était plus heureux que lorsqu'on lui donnait, au théâtre, un costume étincelant de pierreries. On pourrait l'habiller en pape ou un grand seigneur. Le costume de César Borgia est fort bien ; il le portait à Ravin... Ensuite on ferait revêtir aux gens du château des costumes moyen âge, mi-partie.
—Mais, monsieur, dit le médecin, ces costumes, où les prenez-vous ?
—Oh ! rassurez-vous, docteur naïf, on a joué la comédie ici. Il y a toute une défroque de théâtre.
Le bonhomme inclina la tête en signe d'adhésion.
—Surtout, reprit Samuel, il ne faut pas regarder aux cierges. Beaucoup de cierges, docteur beaucoup ! La lumière n'est jamais trop abondante pour s'en aller dans l'autre monde, où, peut-être, il n'y a ni soleil ni lune, ni bees de gaz.
—Monsieur, interrompit le médecin, ne craignez-vous point que toutes ces plaisanteries ne vous portent malheur ?
—Je vous croyais fort, docteur ; mais passons... Ainsi, c'est convenu, je vous nomme mon ordonnateur des pompes funèbres.
—Oui, monsieur.
—Et je vous attache à ma personne.
Le docteur ouvrit les yeux.
—Eh ! morbleu !... dit Samuel, on n'est pas millionnaire pour rien. Je veux avoir un médecin à moi, docteur, rien qu'à moi. Si vous avez le malheur de saigner quelqu'un, je vous chasse !...
—Cela vous coûtera cher monsieur.
—Que gagnez vous par an ?
—Cinq mille florins.
—Vous en aurez dix mille.



LE CANARD

MONTREAL, 15 Janvier 1887

Correspondance de Ladebauche

Londres, 2 Janvier 1887.

Mon cher Canard,

Je te garantis que ça pue pas bon en ce moment dans les vieux pays. Tu n'as qu'à lire les gazettes et tu verras dans toutes leurs colonnes que ça sent la poudre à plein nez. On s'attend d'un moment à l'autre à un bordas épouvantable et les puissances vont se ficher des poches qui ne seront pas de la petite bidon.

J'ai voulu comme de raison savoir à qu'en m'en tenir sur toute cette régime et j'ai pensé que j'en apprendrais long chez la bourgeoisie, d'autant plus que j'avais ma visite du jour de l'an à lui faire.

Madame Victoire m'a reçu très-bien et après m'avoir serré la piece et m'avoir souhaité une bonne année, elle me dit :

"Tu remarqueras, Ladébauche, que je ne t'offre pas la traite, comme je faisais tous les ans à pareille époque, mais, j'ai appris que cet usage n'existe plus au Canada parcequ'il y avait des gens qui profitaient de l'occasion pour se mettre pleins jusqu'à la 17^{me} capucine; j'ai donc voulu me conformer à cette nouvelle mode, et si tu comptes, te rincer la dalle ici, ton chien est mort."

Moi qui avais un flask dans la poche de mon capot, je ne tenais pas du tout aux liqueurs de la cour qui ne sont pas toujours fameuses parceque la bourgeoisie est obligée de faire des économies pour joindre les deux bouts.

Je lui expliquai le but de ma visite et quand je lui en parlai de guerre elle poussa un soupir à fendre un billot de gros chêne.

"Ah! Ladébauche, nous ne sommes pas aux noces, il va y avoir une danse épouvantable et ça va pas être des petites affaires. Ce sera la France et la Prusse qui vont commencer l'histoire et nous serons tous forcés de nous y mêler. J'ai peur que cela nous en cuise, parceque je crois que nous manquerons d'officiers supérieurs pour l'armée de terre!"

Puis après avoir réfléchi quelques moments elle ajouta :

Ecoute, Ladébauche, il y au Canada pas mal d'officiers qui n'ont pas grand chose à faire en ce moment et qui pourraient m'être bien utiles; tu devrais bien écrire au Colonel Labrauche et au Capitaine Chagnou de venir me tirer d'embarras; crois tu qu'ils me rendraient ce service?"

"Beau dommage! Madams, les guerriers ça aime toujours avoir une occasion de se battre, et je suis persuadé qu'ils vont être enchantés."

La bourgeoisie parut bien satisfait de ma réponse et pour me témoigner son contentement elle me présenta son pouce à embrasser ce qui est un des plus grands honneurs qu'elle puisse vous faire. Après quoi je m'en retournai à ma maison de pensiou.

Comme tu le vois, mon cher Canard, il faut s'attendre à de grands évènements, la guerre va éclater partout et il ne sera pas étonnant que le contre-coup s'en fasse ressentir chez nous.

A TRAVERS MONTREAL.

Une bonne histoire arrivée dans les bureaux d'un journal plus ou moins pandard de notre ville.

Un M. Troipoil du quartier Papineau était passé à la cour du Recorder pour une peccadille qui lui avait valu quelques piastres d'amende.

Ne désirant pas voir son nom paraître dans les journaux, M. Troipoil fit le tour de toutes les gazettes de Montréal pour prior les rédacteurs de ne pas le mettre sur les listes du Recorder.

Au journal en question, M. Troipoil explique son cas au 2^{me} assistant sous rédacteur et lui demande :

— Combien que je vous devrai pour le trouble ?

— Ce sera une piastre, je n'en vais faire venir l'épreuve de l'article qui concerne la cour du Recorder et faire effacer votre nom. Attendez un moment.

— C'est très bien.

On fait venir l'épreuve, on l'examine et on reconnaît que le nom de M. Troipoil n'a pas été mentionné :

— Tout est pour le mieux, s'écrie M. Troipoil enchanté de sauver une piastre.

Et déjà il s'appêtait à sortir, quand le sous-rédacteur bondissant comme un fauve lui crie :

— Attendez M. c'est vrai que votre nom n'y est pas, mais si vous ne me donnez pas la piastre, on va le mettre !.....

Et M. Troipoil dut s'exécuter.

Les jolis costumes des excursionnistes du Club "LE CANADIEN" ont épaté les New Yorkais et surtout les jolies MISSES de Broadway.

Le médecin salua d'enthousiasme. — Mais, entendons-nous, docteur, ma vie durant seulement, et je ne vous laisserai pas un kreutzer dans mon testament. Par conséquent, vous aurez quelque intérêt à ce que je vive vieux, hein ?

— Je ferai mon possible. — Mais je vous préviens, vous aurez de la besogne : j'aime le vin, j'aime les truffes, et les bons cigares Et ce que tout cela n'abrège pas un peu la vie ?

— Peut-être le docteur, avec des ménagements...

— Pourrait-on passer des nuits ?

— A la condition de dormir le jour.

— Cela me va. Et... le kirah...

— Vous en boirez modérément.

— Bonté du diable ! s'écria Samuel, vous êtes un vrai philophe, docteur, et moi qui vous prenais pour un imbécile !

Ces derniers mots de Samuel, produisirent ce qu'on nomme au théâtre, un effet.

Le médecin se transfigura tout à coup. Son œil torse out un éclair, sa lèvre pendante un sourire et son rictus s'épanouit en une expression sardonique.

Il n'y eut pas jusqu'à sa voix qui, tout à coup railleuse et mordante :

— Mon petit chérubin de millionnaire, dit-il, je tâte toujours mon monde.

— Ah ! dit Samuel, qui fronça le sourcil, vous n'avez... tâté ?

— Oui, certes, et je vous trouve complet. Vous êtes l'homme que je cherchais depuis longtemps.

Samuel tressaillit et regarda son interlocuteur avec inquiétude.

— Laissez-moi vous mettre au courant de la situation. Depuis trente ans, j'exerce la médecine et j'ai un grand mépris de l'humanité.

— Cela doit être.

— Depuis trente ans je cherche un homme entièrement dépourvu de cœur, un homme comme moi...

— Ah ! ah !

— Et je viens de le trouver.

— Ne me flatterez vous pas un peu, docteur ?

— Mais non...

— Ainsi... je suis... complet ?

— C'est-à-dire que je ne pourrais plus me séparer de vous.

— Vrai ?

— Dussiez-vous ne point me payer...

— Docteur, dit gravement Samuel, il ne tient qu'à vous de puiser dans ma bourse à pleines mains.

— Que faudra-t-il faire ?

— Etudier mes goûts, servir mes caprices. Je veux m'amuser, docteur, m'amuser beaucoup ! il faut avoir de l'imagination...

— J'en aurai.

— Vous me chercherez des primeurs, vous m'inventerez des jouissances.

Je ferai de mon mieux monsieur.

— Hé ! fit Samuel, à propos me pourriez-vous composer un narcotique ?

— Certainement.

— Cette pauvre Héva, dit Samuel, elle doit avoir bien besoin de repos.

Le docteur se mit à rire et Samuel l'accompagna.

VI

L'ombre du soir enveloppait le vallon.

Seules, les vieilles tourelles de Kurbateinburg étaient encore éclairées par les derniers rayons du couchant.

Les funérailles du célèbre acteur Kloss avaient eu lieu à deux heures de relevée, avec une grande pompe et suivant le cérémonial indiqué par Samuel.

L'héritier avait vu son père mort habillé en troubadour, il l'avait fait mettre lui-même dans un beau cercueil de chêne, et il n'avait tourné les talons que lorsqu'on avait frappé le dernier coup de marteau et rivé le dernier clou.

Avant de quitter Kurbateinburg, Samuel avait distribué quelques poignées d'or aux domestiques.

(A continuer)

CONSOMPTION — J'ai un remède positif pour la maladie indiquée et désignée par son usage, des milliers de cas de la pire espèce et très anciens peuvent être guéris. Vraiment, ma fesse est si grande dans son efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie, à toute personne souffrant de cette maladie. Demandez l'adresse du bureau de poste et pour l'express. Dr T. A. SLOCUM, successeur : 55 rue Yonge, Toronto.

La plupart de ces demoiselles demeurent parfaitement convaincues que c'est là le costume habituel de notre pays.

Comme on demandait à une de ces dames, fort jolie du reste, mais d'une intelligence limitée, ce qu'elle en pensait :

— Oh ! c'est charmant répondit elle mais cela doit être bien chaud en été !

Depuis qu'Ernest Lavigne a dirigé sa fameuse bande dans le Stock Exchange de New-York en présence des plus riches financiers, il ne rêve plus que finances, chemin de fer, bons, etc.

En voyant la facilité avec laquelle ces princes de la finance font monter à des prix exorbitants des stocks qui ne valent rien, de même qu'ils en font baisser d'autres qui ont de la valeur; en voyant qu'ils parviennent même à vendre des stocks qui souvent ne représentent rien du tout, Ernest Lavigne a eu l'idée de mettre sa bande en actions.

Cela s'appellera "the City Band Railroad Co."

On émettra une cinquantaine de mille parts à \$50 piastres par les soins de M. Gould le célèbre spéculateur qui a promis de les faire monter à \$200.

M. Gould réussira en effet à faire croire au public qu'il s'agit d'un important chemin de fer en construction.

Plusieurs des excursionnistes du club ont profité de leur visite au "Coru Exchange" (de New York) pour y faire leurs provisions à bon marché.

Deux membres du comité ont acheté chacun un minot de pois, trois autres se sont associés pour l'achat d'un quard de lard.

Depuis les expériences de Reynold, le magnétisme est tourné à l'état de manie à Montréal.

Un journaliste poète a réussi l'autre jour à endormir tout un salon dans une soirée qu'on donuait en son honneur.

Il est vrai qu'en même temps qu'il exécutait ses passes avec les mains, il récitait deux ou trois morceaux de sa composition.

Tout s'explique.

A LA COUR DU RECORDER.

Les suites d'une conversation.

Quel exercice plus innocent que celui de pelletter la neige devant sa porte après une grosse tempête ? C'est cependant ce qui a valu à madame Beauchard et à sa voisine la mère Roquille de paraître devant le tribunal redoutable et redouté du Recorder.

Les deux voisines s'étaient mises à ce travail devant leur maison dans le haut de la rue Amherst, puis pour se reposer elles avaient entamé une petite conversation.

Mère Roquille. — Qu'est ce que vous avez madame Beauchard, vous paraîsez badée ?

Madame Beauchard. — C'est-y-pas vnièmeux, madame, ti coq n'est pas encore revenu !

Mère Roquille. — N' m'en parlez pas, c'est comme le mien, il doit être en brosse depuis quatre jours; ah ! l'imparfait ! si j'l' tenais, j'lui s'courrais les oreilles un peu croche !

Madame Beauchard. — J'peux dire que c'est pas la boisson qui fait courir ti coq, mais il est amoureux de la fille d'un habitant de Verchère, et aussitôt qu'il a des copes dans sa poche, il court les dépenser auprès de sa blonde; s'il m'avertissait seulement le sans-cœur !

Mère Roquille. — Tout ça c'est d'la blague, m'en croyez rien, ces mauvais sujets ont toujours des mauvaises raisons à vous donner; c'est comme mon Charlie, quand il revient après plusieurs jours de l'absence, y m'dit que c'est parce qu'il a été cabaler à une élection. Mais un jour qui v'nait de m'coller c'to menterie, j'lai dis : " Ah mon crapaud, j'ai lu la gazette, et y a pas plus d'élection que dans l'œuf d'une main, t'as pas honte de blaguer ainsi ta mère ? " et vlan ! j'lui ai flanqué un coup de balai qui lui a enlevé toute idée de m'parler politique.

Madame Beauchard. — Badez moi pas avec voi' Charlie qu'est un ivrogne et un loafer, une vraie nuisance dans le quartier, qui débache toute la jeunesse.

Mère Roquille. — Avez vous bientôt fermé vot'gueule, vieille sorcière, vous feriez bien mieux d' surveiller vot' homme qui passe sa vie à l'hôtel du coin et qui y prend le goût de tinette !

Mère Roquille. — Nourrissez plutôt vos pensionnaires, vieille propre à rien, vous n'voyez donc pas qui crèvent tous de faim, même qui n'vous en reste plus qu'un, celui qui n'peut pas vous payer !.....

A cet instant de la conversation les deux femmes saisissent chacune leur pelle avec un geste provocateur et restent quelques secondes dans l'attitude de deux coqs qui vont se battre.

Déjà quelques voisins et voisines attirés par le bruit, entrebailent leur porte, et attendent avec impatience le commencement de la lutte.

Maheureusement, pour ces spectateurs, l'arrivée inopinée du père Breton faillit tout faire manquer.

Tout le monde connaît ce paisible commerçant en fruits qui a poussé l'art de vous faire avaler des pommes à la hauteur d'une institution.

Le père Breton passant là par hasard eut de son devoir de semer sur ce champ de discorde des germes de conciliation. Mais son éloquence n'ayant pas réussi, il continua tranquillement son chemin.

Alors commença une bataille en règle qui demeura quelque temps incertaine, mais à un moment l'arme c'est-à-dire la pelle de Madame Beauchard ayant frappé à faux sur le mur de la maison, se brisa en deux,

LA FIN D'UN HEROS

Beaudoin Van Osmont, le brasseur de Torquemmes, au pays de Flandre, m'est toujours apparu comme un de ces héros prodigieux de l'antique Hellade dont les actions surhumaines ont si bien mérité d'étonner les contemporains et de passer, à l'état de légendes dans la mémoire des générations successives. Aux temps héroïques, Beaudoin Van Osmont eût marché de pair avec Ilceule Héraclès et Poséidon, et il eût rendu des points à ce Milton de Crotone qui pouvait, paraît-il, porter un bouf sur ses épaules, l'assommer d'un seul coup de poing vigoureux, et le manger pour son dîner !

Beaudoin le brasseur avait été bâti pour cela, au reste. Le magister de Torquemmes avait dit plus d'une fois :

" Maître Van Osmont est un colosse égyptien : c'est un contemporain des Pyramides et du Sphinx de Gizéh ! "

Pédanterie à part, le maître d'école n'avait pas tout à fait tort.

Grand comme un tambour-major de jadis, large des épaules, le ventre majestueux, la tête puissante attachée sur une encolure de taureau. Ses bras aux biceps énormes : tel il était, maître Beaudoin le brasseur. Cette carrure d'athlète servie par une force prodigieuse était bien faite pour imposer aux dignes citoyens de Van-Osmont qui ne se faisaient pas faute d'en tirer grand orgueil pour leur cité natale, et surtout, pour le pays de Flandre tout entier.

Maître Beaudoin avait accompli des exploits que l'on serait tenté de rejeter au rang des fables. Si quelque jour vous passez par Torquemmes, interrogez le premier venu. Et vous entendrez des histoires extraordinaires renouvelées des prodiges de Jean-de-l'Ours, cet hercule gaulois. Ah ! il fallait le voir, maître Beaudoin, lorsqu'il soulevait un cheval ou un bouf sur ses larges épaules, ou bien lorsqu'il faisait tourner, en l'enlevant par le talon, un de ces batailleurs qui, après boire, se jettent chopes et tabourets à la tête !

— Grâce, monsieur Van Osmont ! Grâce ! Vous abusez de votre force ! criez le malheureux.

Eh ! que non, BeauJoïn n'en abusait pas, fort heureusement pour les gens de Torquemmes et des alentours. On frémit en songeant à ce que cet homme eut pu faire dans une de ces batailles ! Il eut culbuté un village tout entier ! Au fait, cela lui arriva dans sa jeunesse, avec les gars de Wazignies, un jour de kermesse. Il avait brisé quelques douzaines de bras et de jambes et défoncé autant de côtes, et il était revenu victorieux !

— Si je n'avais pas cogné ferme, disait-il parfois en racontant l'anecdote, les gars de Wazignies m'auraient bel et bien assommé !

Mais le digne brasseur était la bonté faite homme. Et quel joyeux gaillard, malgré qu'il fût la cinquantaine ! Partout où l'on s'amuse, on trouvait toujours le brasseur de Torquemmes, que ce fût le dimanche au jeu de quilles, de boules ou d'arc, ou les jours de fêtes et de foires aux combats de coqs, aux cabarets en vent, aux bals dans les guinguettes et dans la cour des estaminets. En sa qualité de célibataire endurci grand ami des jolies filles et des femmes point bégueules, il était le boute-en-train des parties où l'on rit et l'on s'amuse. Ce grand diable adorait toutes les femmes et il ne le leur envoyait pas dire... par d'autres. Ah ! si les mauvaises langues avaient osé !

Ce n'était là qu'un côté du caractère de Beaudoin Van Osmont. Eucore, à la femme, il présérait la bonne chère, la bonne bière et la bonne pipo. Il se faisait fort « de manger comme Gargantua de boire comme dix Polonais et de fumer comme cent Turcs, » et il en eût été capable.

Et cependant, c'est là qu'il trouva sa fin.

Un soir de l'été dernier, maître Van Osmont était avec quelques amis à boire chez les vieux Hans, à l'enseigne des *Bottes d'Isaac Laquedem*, lorsque le médecin de Torquemmes fit son entrée dans l'estaminet.

— Vous arrivez à point, docteur, s'écria le notaire Van-Linden.

— Charmé, mon cher tabellion.

— Maître Beaudoin prétend que

les expériences du jetneur italien dent parlent les gazettes ne sont que des tours de passe-passe et que Suoci est un charlatan.

—Hum! hum! Après tout, ce n'est pas impossible.

—De quelle façon l'entendez-vous?

—De toutes les façons... Et tenez, un Allemand se propose de faire l'expérience inverse; il mangera je ne sais quelle prodigieuse quantité de jambon, de saucisses et de choucroute en quarante jours.

Le brasseur se leva.

—Mes amis, dit-il, c'est une honte!

—Une honte!

—Oui, c'est une honte qu'un Prussien nous surpasse en quelque chose.

—C'est vrai!

—Aussi je veux accomplir un prodige merveilleux que j'aimais au monde personne ne le renouvellera.

—Lequel?

—Je boirai une rondelle de bière du lever au coucher du soleil.

Les buveurs se regardèrent stupéfaits.

—Une rondelle?... Trois cents litres?... bégaya le notaire abusurdi.

—Oui, une rondelle, j'ai bien dit ce que je voulais dire.

—Mais, Van Osmont, c'est impossible!

—En tenez vous le pario!

—A quoi bon?

—Pariez toujours. Tenez, un simple billet de mille francs pour les pauvres de Torquemmes.

—Accepté.

—Dimanche, jour de la kermesse, j'arriverai au point du jour avec une rondelle de bière sur le dos et je ferai l'expérience sur la place publique. Prévenez le crieur et faites annoncer le pari au son du tambour de ville.

Le lendemain tout Torquemmes commentait le pari du brasseur.

Et les avis étaient partagés.

—Beaudoin Van-Osmont ne viendra jamais à bout d'une rondelle.

—Il en viendra à bout, vous dis-je! Un pari!

—Parions!

Et, avec ce goût du jeu que les Flamands doivent tenir de la longue occupation espagnole, les paris s'engageant.

Le fameux dimanche arriva. Tout Torquemmes, dès cinq heures du matin, se trouva rassemblé sur la Grand-Place... Maître Beaudoin n'arrivait pas... Il était six heures, maintenant. Les tenants du brasseur s'impatientaient; leurs adversaires ne pouvaient plus retenir leur joie qui se manifestait par des plaisanteries à l'adresse de Van Osmont.

Un des parieurs courut à la brasserie et entra dans la chambre de maître Beaudoin qui dormait du sommeil du juste.

—Et votre pari? dit le Torquemmois.

—Laissez-moi dormir! répondit le brasseur.

Enfin, vers sept heures, un cri d'enthousiasme s'éleva de toutes les poitrines des braves Flamands. Maître Beaudoin, droit comme un I, arrivait sur la place et sur le dos il portait une immense barrique, la rondelle de 300 litres!

—Hourra! hourra! Vive Van Osmont, hurla la foule.

—Paix, les enfants, dit le brasseur en déposant la rondelle. Ce soir, vous crierez: Vive la France! et vivent les Flandres! lorsque j'aurai vidé cette barrique.

Maître Beaudoin se fit apporter un grand vase de grès qu'il remplit et qu'il avala coup sur coup.

—Un pot! deux pots! trois pots! dix pots!... vingt pots! comptaient les dignes Flamands.

Ah! comme le brave brasseur de Torquemmes, assis sur la rondelle de bière rouge, et buvant à la larges traits dans le pot de terre émaillé, comme il ressemblait à Gambrinus d'illustre mémoire!

Vers midi, la barrique était à moitié vide.

—Qu'on m'apporte un jambon et deux douzaines d'œufs durs! cria Van Osmont d'une voix retentissante qui acheva d'effrayer certains parieurs.

Et, le déjeuner achevé, maître Beaudoin se remit à boire.

—Ne voyez-vous pas comme le brasseur rougit? remarquèrent quelques assistants.

et la mère Roquille n'eut pas honte de profiter de cet avantage pour terrasser son ennemi.

Et voilà pourquoi Madame Beauchiard fait amener sa voisine devant la cour du Recorder, lui réclamant par dessus le marché le prix de sa pelle qu'elle estime à trois trente sous.

Plusieurs témoins sont entendus.

Le témoin Baptiste.—J'étais témoin à la bataille, mais je n'ai rien vu.

Le Recorder.—Comment n'avez-vous pu rien voir si vous étiez témoin à la bataille? expliquez-vous?

Le témoin Baptiste.—J'vas vous dire, votre Honneur, j'ai la vue très courte et j'n'y vois pas à dix pas, quand j'ai su qu'y avait une bataille j'ai crié à ma femme d'aller chercher mes lunettes, mais ma femme que la scène intéressait n'a pas voulu se déranger.

Le Recorder.—Alors ce n'était pas vous qui deviez être témoin ici, mais votre femme!

On passe à l'audition du témoin Bafouillard.

Le Recorder.—Dites nous ce que vous avez vu?

Le témoin Bafouillard.—Je n'ai rien vu du tout, je suis rentrés chez moi une heure après que l'affaire est arrivée.

Le Recorder.—Alors pourquoi êtes-vous ici?

Le témoin Bafouillard.—C'est pour faire le serment que j'estime la pelle de Madame Beauchiard à trois trente sous; la preuve c'est que je lui en avais offert la ville un sou, parce que c'était une bien bonne pelle, bien solide.

Le Recorder.—C'est bien, allez vous a soir.

Plusieurs autres témoins paraissent, et la cour ne pouvant savoir de quel côté était venue la provocation condamne chacune des voisines à \$1.00 d'amende pour tapage dans la rue.

Madame Beauchiard.—Et ma pelle qu'est ce qui me la paiera?

On a grand peine à faire sortir Madame Beauchiard qui est exaspérée et qui crie qu'il n'y a plus de justice.

PARISIENNERIES

Guibollard vient de faire un voyage dans le Midi et la ville de Nîmes l'a surtout impressionné.

—Quel splendide monument que les "Garennes"!... disait-il hier au Ramolli-club, mais je me demande pourquoi on lui a donné ce nom.

—Eh! mon cher, répondit quelqu'un, c'est qu'autrefois on y vit combattre de fameux lapins!

Un ami de Taupin, le voyant sortir de chez une fruitière, à l'heure du déjeuner, une botte de radis à la main:

—Oh! les superbes radis! A combien vous reviennent-ils?

—A cinq heures.

Au fumeur du Club:

—Oh! mon vieux, comme tu te déplumes?

—Ne m'en parle pas; c'est à un tel point que, l'autre jour, j'ai écrit à mon bonnetier pour avoir des genouillères, et il m'a envoyé des bonnets de coton!

Dernier écho du réveillon.

—Oh! les belles lutres... D'où viennent-elles?

—C'est un cadeau de mon parrain.

—Et il t'envoie des lutres de... marianne!

Banquet de pompiers à Feuilly-les-Carpes.

Dans un toast vivement applaudi, le maire a félicité le corps des sapeurs-pompiers, dont la vaillance a été éprouvée dans maint incendie.

Le capitaine, se levant à son tour:

—Messieurs, mes sapeurs et moi, nous ne regrettons qu'une chose, c'est de n'avoir pas de plus fréquentes occasions de vous montrer ce que nous savons faire. (Tonnerre de bravo).

Bobinard a tous les malheurs possibles.

Il en gémit:

—Je suis criblé de dettes et sur le point de perdre ma place; malade sans le sou, chargé de famille, je n'ai que l'embarras du choix...

—Tu veux dire le choix de l'embarras.

Lu sur un certificat de bonne conduite, délivré à un valet de chambre:

"Je soussigné certifie que le nommé Antoine Barban-chu est passé maître en l'art de servir..."

M Grabedon fait sa petite promenade matinale dans son potager.

Apercevant son jardinier qui est en train de lier des salades:

—Vraiment, Antoine, vous avez là de superbes chicorées frisées...

—Oh! monsieur, mon potager est si bien peigné!

X..., à l'habitude de boire sec.

L'autre jour, un ami, allant le voir, le trouve, une bouteille de bordeaux devant lui, en train de tremper des biscuits dans du vin. En moins de cinq minutes la bouteille était vide.

—Bigre! tu bois bien, ne peut s'empêcher de dire l'ami.

—Par exemple! proteste X... avec vivacité. Pas moi qui bois, ce sont les biscuits.

COMMENT ON PATINE



Départ



En route



Arrivée



Prenez garde!



A l'eau.



Repêché.

—Non, il blouit... il devient violet... Il n'ira pas jusqu'au bout!

Ceux qui tenaient contre le buveur se remettaient à espérer.

—Le soleil va se coucher, maître Van Osmont! dit le maire de Torquemmes.

—Aussi voilà le dernier pot! répondit le brasseur.

Se levant ferme comme un peuplier, tenant en main le dernier pot, maître Beaudoin dit:

—Je bois à la Flandre! Je bois au roi Gambrinus! Je bois au triomphe de la France!

Et d'un trait il avala ce qui restait de bière rouge.

Le dernier rayon du soleil couchant enveloppa le brasseur dans une teinte d'incendie. L'homme leva la main et voulut crier: Vive la France!... Mais sa voix s'arrêta net dans sa gorge; le brasseur de Torquemmes s'abattit avec un bruit de chêne qui roule au fond d'un gouffre. Maître Van Osmont était mort. Et ce furent les gens de Torquemmes qui achevèrent sa dernière pensée par ce cri de triomphe:

—Vive la France!

COUACS

Cour d'assises.

D. Vous avez mis une férocité inouïe à étrangler de vos mains l'infortunée veuve Chapouillot?

R. Je n'avais cependant pas l'intention de la faire souffrir. Les témoins à décharge en justifieront!

Parait un témoin à décharge.

—Je dois à la vérité de dire que l'accusé a cherché à m'acheter un couteau virole!

Croquis de banlieue.

Une nocce s'est réunie dans un de ces restaurants qui servent aussi aux assemblées démocratiques. On est à table.

—Allons! bon, dit la mariée effarée, voilà qu'en le coupant j'ai laissé tomber mon bifteck par terre, sûr le chien va me le manger!

—N'ayez pas peur, répond galemment le marié j'ai le pied dessus!

Au chevet d'un mourant:

—Allons, mon ami, du courage... La mort n'est pas si terrible... Songez que vous allez revoir votre femme...

—C'est justement ce qui m'effraie tant!

Un député à un de ses collègues:

—Vous savez que le Sénat est en train de discuter la loi sur les aliénés.

—Eh bien?

—Et ça ne vous inquiète pas un peu?

Un client raseur aborde hier soir notre éminent ami le docteur Purgoride.

—Je vous avoue, cher docteur, que je ne suis pas très bien depuis quelque temps.

—Ah!

—Oui; ma petite santé a un peu bronché...

Une bronchite, alors?

Entre anarchistes.

—Est ce bien possible, mon vieux Floupin?... Toi, un pur un vrai sans-enclotte, tu es abonné à un journal de modes?...

—Je vais t'expliquer... ça flatte mes passions... C'est un régal pour moi de voir des patrons... découpés!

Monsieur et madame veulent divorcer, ou tout au moins se séparer, pour cause d'incompatibilité d'humeur. En conséquence, ils ont été appelés, en conciliation, devant le président du tribunal.

A peine assis, tous deux prennent la parole en même temps et se mettent à crier dans les oreilles du juge:

—Monsieur, c'est bien décidé, je veux plus, je ne veux plus vivre avec mon mari!

—Monsieur, c'est bien décidé, je veux plus, je ne veux plus vivre avec ma femme!

Le magistrat, quelque peu ahuri:

—Bon, très bon. Mais, alors, de quoi vous plaiguez-vous? Vous êtes parfaitement d'accord!

